

Lundi 22 avril 23h00 [GMT + 1]

NUMERO 315

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Entre Belle et bête, Au fond des bois,

CÉCILE WOJNAROWSKI

Le débat autour du livre de Marcela Iacub, *Belle et bête*¹, récemment paru et la lecture qu'en propose Clotilde Leguil dans *Lacan Quotidien* n°304 ne sont pas sans faire écho à la tribune que l'historienne du droit tenait dans le journal *Libération*. A partir de faits divers et cas de jurisprudence, Marcela Iacub se faisait fort d'interroger les mœurs à travers le droit.

C'est ainsi que, le 12 avril 2005, sous le titre « les roueries de la sujétion »², elle relate l'étrange affaire de Timothée Castellan jugé par la cour d'assises du Var en juillet 1865. A partir de cette histoire vraie, elle invitait le lecteur à « relativiser les critères classiques du consentement ». Le cas a d'ailleurs fait jurisprudence pour les affaires d'*abus de faiblesse*.

Voilà l'histoire. Le 31 mars 1865, T. Castellan, mendiant estropié de 25 ans, arrive au hameau de Guiols et demande l'hospitalité à monsieur Hugues, se faisant passer pour sourd et muet, mais doué de pouvoirs surnaturels. Le lendemain, il se livre à des passes magiques sur la fille de son hôte, Joséphine, âgée de 26 ans et « à la moralité parfaite ». Il se livre alors sur elle aux « derniers outrages ». Bien que consciente, celle-ci se trouvait dans l'impossibilité de résister. Sous l'emprise du mendiant, elle le suit alors en dehors du hameau. « La malheureuse, entraînée par une force mystérieuse à laquelle elle cherchait en vain à résister, abandonnait la maison paternelle et suivait, éperdue, ce mendiant, pour lequel elle n'éprouvait que de la peur et du dégoût ». De retour chez

le père, quelques jours plus tard, Castellan est arrêté et s'ouvre alors « une véritable énigme judiciaire ». Pour que le mendiant fût accusé de viol, il fallait d'abord lui reconnaître des pouvoirs psychiques supérieurs. Et plus généralement, « ceci impliquait de reconnaître le pouvoir réel de l'hypnose sur la volonté d'autrui, ce qu'aucun juge n'avait fait jusqu'alors. Dans le cas contraire, on devait admettre que Joséphine Hugues avait décidé de suivre un mendiant estropié de son plein gré cherchant plus ou moins consciemment à fuir l'espace de quelques jours la vie morne et vertueuse qu'elle menait aux côtés de son père ».

La chronique de M. Iacub laisse à chacun le loisir de se forger son opinion. Mais à trop vite évacuer la possibilité même du consentement de la jeune fille à se faire posséder par l'homme des bois, le risque était d'offrir au mendiant la reconnaissance de sa puissance hypnotisante. La possibilité même de l'hypnose, qui pourrait se pratiquer sur le juge lui-même, ouvre une béance, car « à qui pourrait-on alors se fier ? », conclut-elle.

Quand Benoît Jacquot rencontre Marcela Iacub

Benoît Jacquot se saisira de la chronique pour en faire un film ambigu à souhait. *Au fond des bois*³ traite d'un sujet cher au cinéaste sur la passion amoureuse, qui conduit à l'oubli de soi, jusqu'à



l'avalissement. Ce film, auquel il confère une place de choix, touche au secret qui est en chacun de nous.

Le cas d'époque vient rencontrer une question actuelle, qu'il formule ainsi : « Il s'agit d'un cas d'emprise mentale qui a fait jurisprudence à l'époque. Mais le moindre rapport amoureux a à voir avec ça. De qui est-on l'esclave quand on est amoureux ? »⁴. B. Jacquot poursuit cette question de la « fascination » dans des portraits de femmes déboussolées par l'histoire (avec un grand H pour le récent *Adieux à la reine*). Il le fait sans explication de texte, de sa position d'artiste.

Jacques Lacan écrivait de lui : « Erotique d'habitude en effet, le fantasme fonde le vraisemblable, l'apparemment à la vérité. B. Jacquot ayant du talent en fait le vrai tout court. Car c'est en cela que consiste le talent : faire mouche. Où que ce soit : ici le cinéma ». Il ajoute : « On dit qu'un art est fait pour plaire : c'est sa définition, mais ça ne suffit pas au cinéma : il y faut être convaincant. En quoi il relaie le drame »⁵.

Au fond des bois

Est-ce un coup de foudre ? Dans le film de B. Jacquot, la rencontre des corps commence par le regard. Quelque chose se passe, s'attrape. Dans l'église où il la suit, Joséphine est touchée à la nuque par ce regard. C'est ainsi qu'il capture sa proie. Pur regard, elle sait qu'il attrape le rien. Quand, témoignant de son emprise, Timothée affirme : « je mets mon regard dedans et je vois tout », elle lui demande : « Qu'est-ce que tu vois dans ma tête ? ». « Rien », répond-il. Et elle conclut : « C'est normal, y'a rien à voir ! ».

Le père, lui, est l'aveuglé devant une fille en robe blanche, « aussi croyante que sa défunte mère ». Il ne voit pas chez sa fille la passion du vide. Et c'est le pas qu'elle franchit, se muant en bête instinctive.

La poésie de son amant l'ennuie, l'homme des bois a affaire à une langue privée, une *lalangue* dans la langue. C'est à cette langue qu'elle prête un savoir sur ce qui la jouit. Frottant son pouce contre son index, comme on le ferait d'un claquement de doigts, il dit : « j'ai le secret [...]. Elle est folle comme moi ».

Et en effet, l'histoire se déroule sans que l'on ne sache plus qui possède qui. Elle veut partir, il ne la retient pas, elle revient et se donne à lui sous la lune. Elle prend alors la main et l'homme des bois goûte à ce qu'il en coûte de vouloir prendre possession d'une femme. Le sans limite va



jusqu'à tendre sa chair à la brûlure. Elle en imprime la marque sur son corps. Elle lui demande de la retenir du vide par son regard. Il est vaincu par cette femme qui lui dit : « Je ne sais pas ce que je fais avec toi ! ».

Timothée affirmera qu'il lui a demandé de venir parce qu'elle était désespérée et voulait la mort : « Elle me subjuguait. C'était sa volonté à elle. Elle a tout voulu ! »

Joséphine revient à son père, qui en tombe malade. Elle est radieuse, tandis que son père se défait. Il veut qu'elle parle (et montre), mais il n'y a rien à dire. « Pourquoi tu es restée avec lui ? », demande le père, qui en meurt.

L'homme de la justice, quant à lui, ne veut pas avoir affaire à la poésie : c'est le plein gré ou non ! Une chose ou une autre ! Bien que l'expert hypnotiseur convoqué par le juge n'obtienne pas le résultat attendu par l'expérience à laquelle il se livre sur Joséphine, celle-ci plaidera finalement son

innocence et invoquera l'envoûtement. C'est la deuxième partie du film. Elle se retire comme sujet et déclare qu'il n'y a rien à découvrir. Ce n'était pas elle, consciente et consentante. Mais, devenue la proie de sa voix, de ses yeux, elle était tenue dans un rêve. Nous pourrions dire que son fantasme avait pris vie, entre frayer et jouissance.

Enfin, lors du procès, un pacte se noue : elle retrouvera sa réputation. Il fera reconnaître son pouvoir de manipulation mentale. Ils se sourient et leurs regards se croisent à nouveau.

Elle emporte alors l'enfant sans nom qui est né de cette aventure, non sans l'avoir présenté à Timothée dans la prison où elle va lui rendre visite.

Benoît Jacquot met ainsi le regard en abîme, car si ce film dérange le spectateur, c'est qu'il joue aussi du pouvoir du réalisateur sur l'actrice⁶. Se faisant autre à elle-même, elle touche, par la grâce du cinéaste, à l'interprète.

Notes

¹ Iacub M., *Belle et bête*, Stock, 2013

² Iacub M., « les roueries de la sujétion », *Libération tribunes*, 12 avril 2005

³ Jacquot B., *Au fond des bois*, 2010, avec Isild Le Besco, Nahuel Perez Biscayart

⁴ rencontre avec Benoît Jacquot au ciné-TNB de Rennes, soirée cinéma et psychanalyse du 23 avril 2012 animée par Laetitia Belle et Jeanne Joucla.

⁵ Lacan J., « sur *L'assassin musicien* de Benoît Jacquot », *Lacan regarde le cinéma*, collection rue Huysmans, 2011, p. 195-196

⁶ Isild Le Besco

I wish

Ou les vœux secrets des enfants d'aujourd'hui

MARIE-CHRISTINE SÉGALEN

A l'heure du débat qu'engendre la promulgation du « mariage pour tous » concernant la filiation et l'éducation des enfants, comment se décaler d'une conception « idéale » de la famille ? Comment faire entendre que ce qui vaut pour un enfant n'est pas du côté d'une pseudo réalité et des effets imaginaires qu'elle produit, mais du côté d'une dimension symbolique et d'un désir qui se manifeste de façon particularisée, à partir des failles que produit précisément la famille quelles qu'en soient les modalités ?

Un film japonais, *I Wish* (sous-titré en français *Nos vœux secrets*)¹, conte réaliste et poétique dont les héros sont des enfants d'aujourd'hui, traite d'une famille éclatée lors du divorce des parents et peut nous renseigner, me semble-t-il, sur la question de la famille au-delà de l'Œdipe. Le parti pris du réalisateur Hirokazu Kore-Eda est de centrer sa caméra sur les enfants du monde contemporain, sur leur manière de voir, de se positionner, voire d'interpréter les adultes. Ce film laisse apparaître de manière fine et sensible les mutations de la société japonaise et ses conséquences sur la famille. Un principe d'incertitude parcourt le long métrage bouleversant les valeurs traditionnelles du Japon. Mêmes les gâteaux du grand-père fabriqués selon des modalités ancestrales ont, pour ses petits-enfants, un goût « incertain ».



La modernité du film gît dans d'infimes détails qui désormais ne trompent pas sur l'évolution de cette société : quand un professeur demande aux élèves de faire un devoir sur ce que fait leur père, une jeune fille fait un *aparte* en disant qu'il s'agit d'une atteinte à la vie privée et prévient qu'elle fera renvoyer le professeur. Le pouvoir du maître est destitué, c'est désormais le règne du droit qui prévaut.

Le début du film nous immerge dans la vie quotidienne des enfants : une vie organisée, encadrée, agréable. Les enfants sont polis, leurs vêtements au goût du jour, leurs activités extra scolaires multiples, la nourriture saine et diversifiée, les adultes plutôt bienveillants et attentionnés. Dans ce contexte moderne et civilisé, d'un haut niveau de vie, que produit une séparation parentale ? Quelle faille introduit-elle ? C'est ce que le film décrit et décline, au plus près d'une logique infantine et d'un certain regard porté sur les adultes et sur le monde.

Deux frères, Ryunosuke et Koïchi, 8 ans et 10 ans environ, vivent dans deux villes situées à 300 km l'une de l'autre car leurs parents viennent de se désunir. Le plus jeune des enfants, Ryu, vit



seul avec son père, guitariste rock. Il mène une vie assez libre au milieu des amis du père et de ses propres copains. Enfant débrouillard, joyeux, actif, il ne réclame jamais de revoir sa mère, ce qui blesse celle-ci. Tous les matins avant de partir à l'école, il réveille son père pour lui dire de se

mettre au travail (sur sa guitare). Les rôles sont inversés : le fils ordonne, le père fait semblant d'obéir. Chacun se prête au jeu. L'autorité du père est ici mise en scène, caricaturée et donc révolue. Cela ne produit pas pour autant une catastrophe pour le fils. Comment cet enfant s'y retrouve-t-il ?

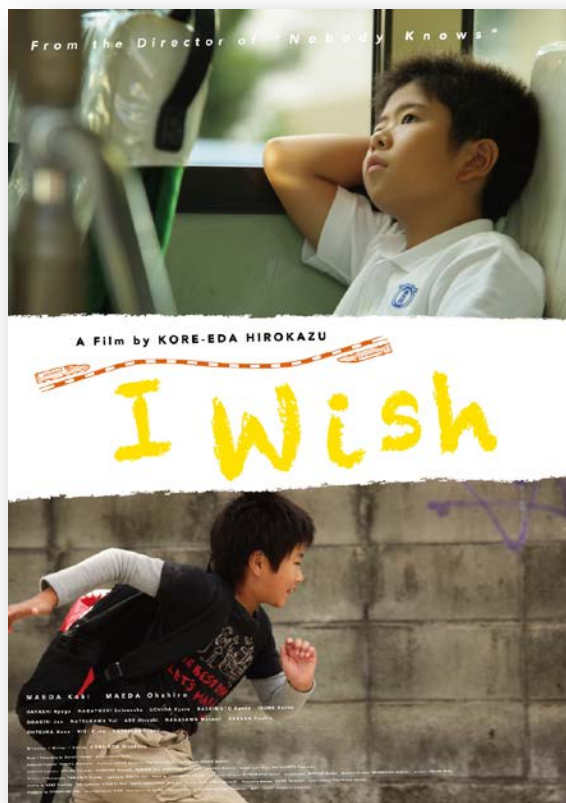
Se soutenant de la compagnie de deux fillettes et d'un garçon de son âge, s'investissant à 100% dans l'entretien de son potager, il communique sans cesse avec son frère grâce à son téléphone portable, laissant ses parents à l'écart de ce qu'il vit. C'est la conversation qui relie ces deux jeunes enfants qui ponctue tout le film.

L'aîné vit avec sa mère et ses grands parents maternels à proximité d'un volcan actif dont les cendres retombent sans cesse. Très entouré, Koïchi se montre pourtant nostalgique d'un passé où la famille était réunie et ne songe qu'à ce qu'elle se reconstitue. Il essaie de convaincre son frère d'aller dans ce sens, mais Ryu lui rappelle les disputes passées. Koïchi interroge alors le père sur son désir l'informant de l'arrivée probable d'un nouvel amant dans la vie de sa mère et lui reproche de ne pas agir. Devant ses questions qui restent sans réponses, face à la défaillance de l'Autre, il est plutôt en position dépressive et cherche un appui auprès de ses alter ego qui se montrent tout aussi dubitatifs. Alors Koïchi se tourne vers le dessin et ses thèmes volcaniques.

L'arrivée d'un TGV qui doit relier prochainement les deux villes génère une fantaisie et des rêves chez les enfants. Une rumeur circule : lorsque les deux TGV roulant en sens inverse vont se

croiser pour la première fois, une énergie nouvelle apparaîtra qui produira « un miracle » : les vœux secrets de ceux qui se trouvent à proximité se réaliseront... Chaque enfant se met alors à déplier ses rêves...

Le film met en scène l'étrange voyage que les enfants vont entreprendre, à l'insu des parents, dans le but de réaliser leurs vœux secrets. Quels sont ces vœux et que va produire l'expédition ? Quelle mutation va-t-elle opérer pour chacun d'entre eux ? Au-delà des conditions de vie familiale et sociale, chaque sujet va élaborer et suivre la voie de son désir qui passe par un renoncement à certaines



images et à certains objets de consommation du monde contemporain.

« Tout savoir accompli sur l'enfant une ablation, exige qu'il consente à une perte »², nous dit Jacques-Alain Miller. Ce voyage va s'avérer initiatique : il va confronter les enfants en effet à différentes pertes et les mettre face à leurs véritables désirs en lien avec l'Autre, ce qui les engage bien au-delà de ce qu'ils avaient imaginé.

« Le Nom-du-père. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir »³, ce film vient l'illustrer finement. Même si le père se présente plutôt destitué quant à l'image, sa parole et son désir véhiculent une certaine orientation dont les fils au bout du compte feront usage. Ce père soutient l'idée par exemple qu'il faut de l'inutile en ce monde. « Si tout avait du sens, ce serait invivable ».

Film délicat, tout en nuances et en subtilités, avec des moments fulgurants de poésie (feux d'artifice, champ de cosmos), il nous enseigne sur la mutation des valeurs et sur le savoir des enfants d'aujourd'hui : savoir qui ne s'appuie plus sur un Idéal valable pour tous, mais sur quelques paroles qui comptent pour eux, sur des « pairs » qui servent de points d'appui et sur quelques options à valeur sinthomatique (dessin pour Koïchi, culture maraîchère pour Ryu qui résonnent avec la passion du père pour la musique).

Un cheminement s'effectue des rêves d'enfants (perdus) aux désirs de sujets, via un parcours initiatique où il ne s'agit plus de parier sur l'Autre (qui n'existe pas) ou sur l'illusion d'une famille idéale, mais plutôt sur les forces inventives et la créativité de tout un chacun.

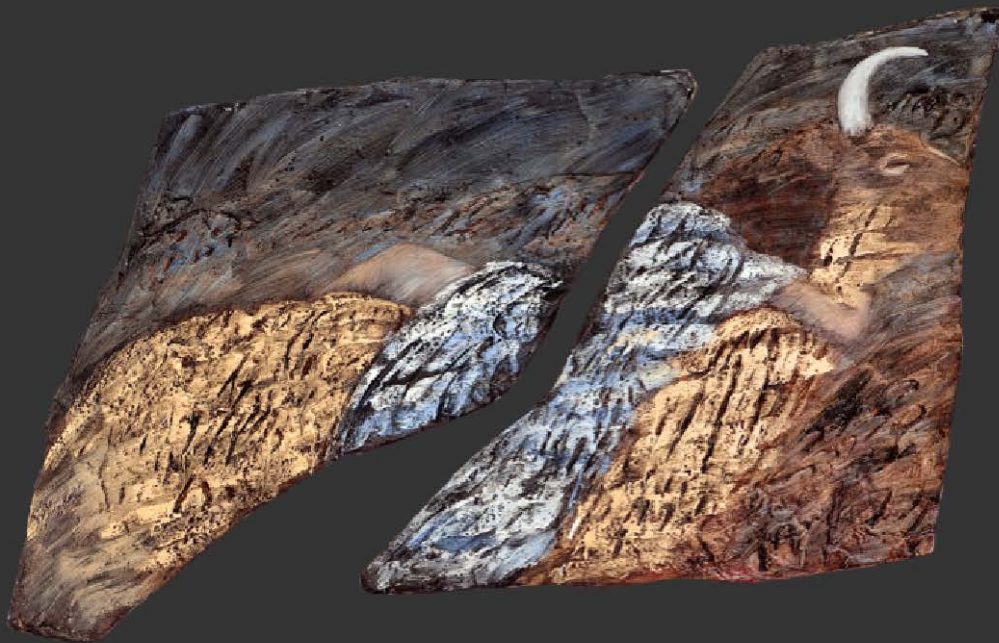
Notes

¹ Hirokazu Kore-Eda, *I wish*, 2012. Disponible en DVD.

² Miller J-A, « L'enfant et le savoir », *Peurs d'enfants*, Paris, Navarin 2011, p.16

³ Lacan J. *Le séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil 2005, p.136

EXPOSITION
CLAUDE-LUCA GEORGES



LES TAURIDES
ABBAYE AUX DAMES
SALLE CAPITULAIRE • SAINTES

DU 4 MAI AU 2 JUIN 2013

Abbaye
aux Dames



ABBAYEAUXDAMES
11, PLACE DE L'ABBAYE
17104 SAINTES
TEL : 0546974830

INFORMATIONS PRATIQUES:

Tous les jours - de 10h à 19h
*Visite guidée par l'artiste les 4 et 5 mai,
puis du 15 au 19 mai, et le 1er et 2 juin.*
Tarif : 3 euros
www.claude-luca-georges.com

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen, jacques-alain miller, eve miller-rose, anne poumellec, eric zuliani**

édition **luc garcia, cecile favreau, bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy, judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en Espagne **miquel bassols**

▪ traductions **chantal bonneau** (espagnol) **maria do carmodias batista** (lacan quotidien au brésil)

▪ designers **viktor & william francboizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francboizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr = liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf^o responsable : philippe benichou

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu = liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net = liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org = liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis^o responsables : dominique holvoet et florenca shanahan

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise
moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR **CLIQUEZ ICI.**

• *À l'attention des auteurs* _____

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □ Paragraphe : Justifié □ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs* _____

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •